Ami du Clergé du 14 mai 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

La Foi chrétienne. — III. Foi et Morale : XVI. La foi chez les jeunes, 161.
Saint Yves (19 mai). — L'ami des pauvres et de Dieu, 162.
Mois de Marie avec S. Bernard. — II. « Son enseignement sur la Médiatrice » : 13e jour. Marie, corédemptrice du monde, 163. — 14e jour. Marie, Médiatrice des grâces, 165. — 15e jour. La tache noire sur la coule blanche, 166. — 16e jour. Marie, l'Echelle des pécheurs, 168.

LA FOI CHRÉTIENNE

III. — FOI ET MORALE

XVI

LA FOI CHEZ LES JEUNES

Mes frères,

Dans ses courses apostoliques, Jésus rencontra un jour un jeune homme riche, mais bon et droit, qui fléchissant le genou devant lui, l'interrogea en ces termes : « Bon Maître, que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? » Et Jésus lui répondit : « Tu connais les commandements : Ne commets point d'adultère ; ne tue point ; ne dérobe point ; ne rends point de faux témoignage ; ne fais point de fraude ; honore ton père et ta mère ». Mais le jeune homme, reprenant la parole, lui dit : « Maître, j'ai observé tous ces préceptes dès ma jeunesse ». Jésus, l'ayant regardé, l'aima et lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres. Tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens et suis-moi. » Affligé de cette parole, le jeune homme s'en alla triste, car il avait de grands biens (Marc, x, 17-22).

Devant vous parler de la foi chez les jeunes, il me semble que cette attitude du jeune homme riche résume à merveille l'enthousiasme ardent de la jeunesse tout d'abord éprise d'idéal, mais aussi la faiblesse malheureuse qu'elle montre ensuite quand la foi lui apparaît avec toutes ses difficultés et surtout ses exigences. Enthousiasme et faiblesse toujours actuels !

Efforçons-nous de comprendre cette attitude de la jeunesse en face de la foi chrétienne. Vous, jeunes gens, vous y apprendrez à ne pas jouer inutilement avec le trésor de votre foi. Vous, parents, vous y trouverez le secret de guider vos fils avec toute la compréhension possible vers la foi robuste de l'âge adulte.

I. — *L'enthousiasme ne suffit pas pour vaincre les difficultés*

La foi des jeunes est souvent, aujourd'hui, marquée de faiblesse : c'est que l'enthousiasme seul ne peut suffire à maintenir une foi, même vivace à son point de départ. Dès là qu'on veut aller de l'avant, la faiblesse s'affirme. La foi de bien des jeunes nous apparaît ainsi empreinte de faiblesse, parce qu'elle manque de conviction, de courage, de soutien.

Leur foi manque souvent de *conviction.* Ce n'est pas la maigre connaissance du catéchisme, acquise avant l'âge de douze ans, qui peut suffire à faire découvrir tous les horizons d'une vie chrétienne authentique ; et cependant, alors qu'à l'âge de l'adolescence se forme la personnalité des jeunes et que se découvrent pour eux des valeurs nouvelles — l'amour principalement et la liberté, — leur foi reste trop souvent celle d'un enfant, sans élargissement doctrinal, et marquée plus par le sentiment que par la raison. D'ailleurs, leur est-il facile de réfléchir sur leur religion, alors que tant de découvertes nouvelles viennent solliciter leur attention ? Peuvent-ils facilement voir dans les mystères du christianisme les vérités qui doivent les éclairer sur le sens de la vie ?

Ainsi s'explique chez les jeunes un manque de conviction auquel s'ajoute d'ordinaire un manque de *courage.* Quand la lutte pour le maintien de leur vie chrétienne les atteint au vif, dans leur chair plus encore que dans leur esprit, n'est-ce pas un fait d'expérience que beaucoup deviennent hésitants, sont tentés d'abandonner la lutte ou tout au moins de se résigner à la médiocrité. Qui de vous n'a jamais senti cette baisse d'idéal ou n'a entendu la fameuse boutade : « Pourvu que j'aie un strapontin au paradis ! » On en souriait peut-être ; mais c'est ainsi que la foi des jeunes perd son élan pour devenir une corvée dont, vaille que vaille, on assure le minimum d'exécution. Quand on s'habitue à perdre les batailles dans sa jeunesse, on les perd toute sa vie.

Manque de conviction et manque de courage : telles sont les deux principales faiblesses des jeunes. Une troisième cause de faiblesse leur vient de leurs parents, des autres adultes, de nous tous : le manque d'un entourage chrétien qui soit, pour leur foi, un *soutien.* Le jardinier donne un tuteur à la plante incapable de s'arracher à la terre dont elle sort. Les jeunes ont besoin, comme la plante fragile, de s'attacher à vous, de vous sentir fermes dans votre foi, droits et forts, pour puiser près de vous la sécurité que la plante reçoit de son tuteur.

II. — *Comment soutenir l'enthousiasme des jeunes*

Ces causes de faiblesse doivent disparaître, si l'on sait cultiver l'enthousiasme qui, si facilement, peut enflammer l'âme des jeunes.

Ecoutez ce fait dont je vous garantis l'authenticité. Dans notre ville, à l'époque où le pain était sévèrement rationné, une jeune fille partait communier, chaque matin, avant son travail. Ses parents, ses frères et sœurs, soit

distraction, soit manque de générosité, ne lui gardaient pas pour midi le pain qu'elle aurait dû manger le matin. Cette jeune fille n'en continua pas moins son effort quotidien. Enthousiasme d'une foi eucharistique. — Cet enthousiasme de la foi, nos aïeux le possédaient et le développaient : nous en trouvons les vestiges dans la magnificence des anciennes cathédrales qu'ils ont bâties ou dans les humbles croix élevées par leur piété aux carrefours de nos routes. — Cet enthousiasme de la foi, nous le retrouvons aujourd'hui dans nos groupements de garçons et de filles qui, sans respect humain, manifestent publiquement une ardente conviction chrétienne et un profond amour du Christ. Que de fois j'ai entendu, de parents qui laissaient leurs jeunes gens et leurs jeunes filles s'engager dans nos mouvements cet aveu significatif : « Nous avons gagné en esprit chrétien au contact de nos enfants » !

C'est cet enthousiasme qu'il s'agit de soutenir, de développer, par votre aide et par vos exemples. Dois-je vous le dire ? Plus d'un jeune homme a été déçu du peu d'écho que son enthousiasme naissant a trouvé chez des parents, chrétiens sans doute, mais pratiquant avec une foi trop superficielle. Un roman, paru il y a quelques années, a décrit cette déception de la jeunesse en exploitant une phrase de la Bible : « Les pères ont mangé les raisins verts et les dents des fils s'en sont trouvées agacées » (Jérémie, XXXI, 20). C'est une vérité de toujours : les jeunes dépendent de la génération qui les précède et doit les former...

Je sais, grâce à Dieu, vous qui m'écoutez, vous cultivez le souci de la foi de vos enfants et de vos jeunes gens. Vous savez surtout que le meilleur moyen d'entretenir et de développer leur enthousiasme naissant, c'est de les amener avec vous à la Table sainte. Oui, votre rôle d'éducateurs chrétiens doit aller jusque-là...

* *

Jésus-Christ n'est-il pas, en effet, le Pasteur qui veille sur nos âmes, la lumière qui doit les éclairer, le pain de vie qui doit les soutenir ? « Seigneur, lui dirons-nous, en nous inspirant de l'oraison de la messe de ce jour (IIe dim. après Pâques), accordez à vos fidèles une joie perpétuelle ; vous les avez arrachés aux chutes qui conduisent à la mort ; donnez-leur de jouir des joies éternelles ». *Amen.*

SAINT YVES
(19 mai)

L'AMI DES PAUVRES ET DE DIEU

Cette année amène le septième centenaire de la naissance de S. Yves. Il appartient donc à une époque déjà lointaine, mais il nous intéresse toujours, parce qu'il était d'une des provinces les plus chrétiennes de notre pays, et parce que les maux, sur lesquels il s'est penché, sont toujours actuels. Son nom reste populaire, et on le donne encore volontiers aux enfants.

I. — *L'ami des pauvres*

Un peintre flamand a représenté S. Yves debout, « la main droite levée dans un geste qui exprime à la fois l'autorité du magistrat et la bonté de l'homme ». A ses pieds, une maman presse son enfant sur son cœur ; d'autres enfants l'entourent et deux pauvres gueux tendent vers lui des mains suppliantes. Ce tableau évoque de façon très exacte et très sensible l'activité de notre saint.

Après de solides études de théologie à à l'Université de Paris, puis de droit civil et ecclésiastique à celle d'Orléans, Yves de Ker Martin retourna dans sa Bretagne, et commença une carrière de magistrat qu'il devait poursuivre jusqu'à sa mort. Déjà à cette époque, la magistrature conférait à celui qui l'exerçait un prestige enviable. Certains y trouvaient la source d'abondants revenus. Messire Yves ne rechercha ni la considération, ni le profit. La noblesse de ses origines, aussi bien que ses ressources et ses fonctions ne furent que des moyens au service de son dévouement.

On le voyait, les jours de fête, préparer des repas aux pauvres, et, en tout temps, leur distribuer nourriture et vêtements, leur accorder l'hospitalité d'un toit confortable, cédant jusqu'à son dernier morceau de pain, se dépouillant de ses propres vêtements. Mieux encore : ces largesses s'accomplissaient avec des gestes qui vont droit au cœur. Des témoins nous ont rapporté qu' « il lavait de ses mains les mains des pauvres, puis il s'asseyait à terre au milieu d'eux et mangeait avec eux ».

Même dans l'exercice de sa profession, où les tentations ne manquent pas, il restait l'ami fidèle des pauvres et des faibles. On le vit « très fréquemment écrire gratuitement des lettres et des mémoires pour des mineurs, des orphelins, des veuves et des personnes misérables. Il soutenait très volontiers et très fréquemment leurs causes sans honoraires ». Non seulement il rendait une « prompte justice », mais il ne faisait pas « acception de personne ». L'iconographie populaire a multiplié, à profusion, les représentations de S. Yves entre le riche et le pauvre : tout yeux et tout oreilles à un plaideur en guenilles, il ne prête aucune attention au sac de pièces d'or de l'adversaire.

II. — *L'ami de Dieu*

Une amitié pour les pauvres aussi active et aussi inlassable n'existe que chez les véritables amis de Dieu. On les reconnaît à la pratique de toutes les vertus : c'est bien ainsi qu'apparaît « Messire Yves ».

Il avait beau s'efforcer de dissimuler ses abstinences et ses pénitences, « sa vie sainte » se révélait aux yeux de tous, et l'on aimait à

s'entretenir des admirables exemples qu'il donnait. On a noté les étapes de ses progrès dans les voies de la perfection, mais dès le temps de ses études à Paris, dans un milieu turbulent, où « les méchants garçons » ne manquaient pas, il savait résister à l'entraînement et mener une vie toujours chaste et vertueuse. Il n'épargna aucune lutte pour demeurer et progresser dans l'amitié de Dieu. Sa mortification s'étendait à tout ce qui peut procurer du plaisir au corps. Sur sa chair, il portait un cilice et ne se vêtait que d'habits grossiers. Sa table, toujours accueillante, restait pour lui frugale, voire austère. Il se serait reproché comme « une sensualité » de manger du pain blanc ou de boire du vin. On ne comptait pas ses jeûnes. Son repos était analogue à ses repas : on l'a vu « coucher tout habillé sur la terre » ; jamais il n'usait des « lits fort convenables »qui lui étaient préparés.

Renonçant au confort que la noblesse et les ressources de sa famille lui octroyaient, il en était arrivé « à mépriser les choses de ce monde et à désirer passionnément les choses du ciel ». Toujours il était muni de sa bible et de son bréviaire, qui lui parlaient du ciel et l'aidaient à s'entretenir avec notre Père du ciel. Il se préparait avec une piété angélique à célébrer la sainte messe, et il suffisait de le voir à l'autel pour comprendre ce qu'est la vraie prière. Comme tous les amis de Dieu, il possédait un sens aigu du péché, qui s'accompagnait du don des larmes. Tout le temps qui n'était pas donné à ses occupations charitables était consacré « à l'oraison, à la lecture, aux pieuses exhortations ».

Cette amitié avec Dieu, entretenue sans cesse, s'épanouissait naturellement en cet ensemble de vertus raffinées et équilibrées, que les contemporains ont relevé. Chez lui, l'austérité ne nuisait pas à la bonté, ni l'activité à la patience, ni l'esprit de justice à l'humilité ou à la charité ; l'attachement aux pauvres ne lui faisait pas abandonner les riches.

Enfin, cet authentique ami de Dieu, voulait faire, de tous ceux qui l'approchaient, d'autres amis de Dieu. Aussi donna-t-il « ses beaux vêtements pour l'amour de Dieu... afin de pouvoir mieux ramener les brebis du Seigneur à l'amour du Christ ». Il n'épargnait pas sa peine pour prêcher au peuple la parole de Dieu. Il s'adressait même à des laboureurs ou à des ouvriers en plein travail. Il était toujours prêt à exercer les actes du ministère sacerdotal, en particulier à distribuer le sacrement de l'amour divin.

En retour, Dieu lui accordait ses faveurs, et les contemporains estiment qu'il accomplit de véritables miracles pour secourir les pauvres.

Puisse l'exemple de S. Yves faire comprendre à notre époque que c'est la fréquentation de Dieu qui donne le sens et le respect de la personne humaine !

MOIS DE MARIE
AVEC SAINT BERNARD

II. — *SON ENSEIGNEMENT SUR LA MEDIATRICE DE MISERICORDE*

13e jour

MARIE, CORÉDEMPTRICE DU MONDE

La Maternité divine de Marie renfermait déjà et va dérouler au cours de sa vie ce que nous appelons sa vocation de corédemptrice du monde.

Corédemptrice ? Au temps de S. Bernard le mot n'était pas encore inventé. Depuis, des Papes en ont fait usage, et si on s'en tient à une signification assez large, il n'est personne qui n'admette que Marie mérite ce titre.

« Corédempteur », tout chrétien vivant et agissant l'est à un certain degré. Comme S. Paul il peut dire : « J'achève en moi ce qui manque à la passion du Christ. » Même sans apostolat extérieur, par la vie divine qui est en lui et le rayonnement de sa vertu, il aide au salut de ses frères.

Corédemptrice elle l'est à un degré éminent, d'une façon unique, celle que Dieu a associée si intimement à la mission du Rédempteur, la T. S. Vierge Marie, sa Mère. Dieu l'a prédite, dès la chute, comme l'espérance du salut ; Dieu lui a demandé son libre concours à cette œuvre de libération. Dieu a voulu sa « compassion » à côté de la passion rédemptrice. Au moins en ce sens, du seul fait qu'elle est associée, confidente, collaboratrice, Marie est vraiment et incomparablement la Corédemptrice du monde. La rédemption inclut l'idée de sacrifice pour l'expiation du péché. **Tota vita Christi crux fuit et martyrium...** Ainsi la Corédemption de Marie. La Passion ne s'inscrit pas dans sa chair et sur sa chair, comme celle de Jésus ; mais, dans son âme, Marie corédemptrice est la Vierge au Cœur percé de trois lames : **la flèche du Christ** à l'Annonciation, **le glaive de Siméon** à la Présentation, **la lance du soldat** sur le Golgotha.

C'est l'image que nous donne S. Bernard.

I. — *La flèche du Christ*

L'Annonciation : mystère joyeux !

Mais ne croyons pas qu'il n'y ait que joie dans ce mystère printanier. Instruite par la méditation des prophètes, informée par le message de l'ange, illuminée des révélations intérieures de l'Esprit-Saint à cette minute décisive de son existence, Marie a fort bien compris l'avenir qui lui était offert. Sa vie serait vouée à la souffrance, puisqu'elle serait engagée, et plus sensiblement que ne l'est aucune vie, comme Mère de cet enfant, dans le drame de notre salut. Rappelons-nous cette adjuration pathétique de S. Bernard, devant l'Ange qui attend la réponse de Marie : « Dieu se propose de sauver le monde..., il nous rendra le salut que vous appelez de vos soupirs, de vos gémissements, de vos désirs ! ...oui vous êtes la femme par laquelle Dieu notre Roi a résolu d'opérer le salut sur la terre... Que craignez-vous ? »

S. Bernard sait bien ce qu'elle peut craindre... Avec Jésus, la souffrance est entrée dans sa vie. Désormais elle est engagée avec le Christ dans la même œuvre d'amour qui doit sauver le monde :

« L'amour du Christ est aussi une flèche choisie, qui a non seulement percé, mais encore transpercé l'âme de Marie, de manière à ne laisser dans son

cœur virginal aucune petite partie vide de l'amour, mais à faire qu'elle aimât de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force et fût pleine de grâce. Ou si l'on peut dire que cette flèche l'a transpercée, c'est afin d'arriver jusqu'à nous, afin qu'il nous fût donné de recevoir tous de sa plénitude et qu'elle devînt la mère de cette charité dont le Père est Dieu qui est charité... Et à la vérité elle a reçu dans toute sa personne une grande et douce blessure d'amour » *(Cant. des Cant.*, serm. XXIX, n° 8).

Si, dès son entrée dans le monde, le Verbe incarné s'est mis à la disposition de Dieu pour expier et pour sauver : « Mon Père, vous n'avez pas agréé les sacrifices de l'Ancienne Loi, mais j'ai pris un corps et voici que je viens pour faire votre volonté », qui ne comprend que Marie communie dès cet instant à ces dispositions du cœur de son Fils et que son **fiat** traduit la même offrande ? La prophétie de Siméon sera épouvante : la blessure est déjà ouverte dans son cœur et le glaive prédit par le saint vieillard ne fera que l'approfondir et l'élargir. Dès l'annonciation elle commence d'être corédemptrice par sa souffrance et l'acceptation de cette souffrance.

II. — *Le glaive de Siméon*

Continuons la série des mystères joyeux : Visitation, Nativité, Présentation au Temple... Nous y reconnaissons la joie des jeunes mères. Et pourtant, chez Marie, il y a jeu d'ombres et de lumières :

« Malgré tout, elle ne le savait que trop, Jésus n'est pas sa propriété exclusive : *Deus meus es tu* ; elle ne saurait l'accaparer car il demeure la propriété des pécheurs, il est venu les racheter par l'effusion de son sang » (III^e^ *Serm. Circ.*, n° 1).

Si elle avait pu l'oublier, déjà la Circoncision le lui aurait rappelé. Pourtant, et quelles que soient les autres sept douleurs de Notre-Dame, c'est le jour de la Présentation au temple que sa souffrance devient déjà martyre. Quelque fût le pressentiment et même la certitude de Marie sur l'avenir de son enfant et du même coup sur son avenir, on imagine pourtant facilement le choc sur son cœur de la parole de Siméon : « Cet enfant est au monde pour la chute et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël — vous-même, un glaive transpercera votre âme, — et ainsi seront révélées les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre » (Luc, II, 34-35). Cette parole n'a-t-elle pas de quoi ravager tout le bonheur éclos au cœur d'une jeune mère ?

Mais puisque c'est déjà le sacrifice de son Jésus, le Sauveur, et déjà une préfiguration de sa Passion, il faut bien que sa Mère lui soit unie par sa compassion. Et ce qu'elle apporte dans ce mystère, toujours en union avec son Fils pour être vraiment corédemptrice avec lui, c'est l'acte de son offrande et de son obéissance pour le salut du monde. S. Bernard l'exprime avec une éloquence dramatique :

« Offrez votre Fils, Vierge sainte, présentez au Seigneur le fruit béni de vos entrailles. Offrez pour notre réconciliation à tous l'hostie sainte et agréable à Dieu. Le Père acceptera cette oblation nouvelle, cette victime précieuse dont il a dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

Mais cette offrande, mes frères, vous semble assez douce puisque la victime présentée au Seigneur est rachetée au prix de quelques oiseaux et aussitôt reprise. Attendez, viendra le jour où elle ne sera plus offerte au temple, entre les bras de Siméon, mais hors de la ville, entre les bras de la croix. Viendra le jour où ce n'est plus elle qui sera rachetée, mais elle qui rachètera les autres par son propre sang, car Dieu le Père l'a envoyée pour la rédemption de son peuple. Ce sera alors le sacrifice du soir, aujourd'hui c'est le sacrifice du matin. Celui-ci plus joyeux, celui-là plus complet ; celui-ci consacrant la victime à sa naissance, celui-là dans plénitude de son âge. Mais dans l'un et l'autre se vérifie la parole du prophète : il s'est offert parce qu'il l'a voulu. S'il s'offre aujourd'hui, en effet, ce n'est pas qu'il ait besoin d'être offert, ni qu'il tombât sous la loi, mais parce qu'il l'a voulu, et s'il s'offre sur la croix, ce n'est pas qu'il l'eût mérité, ni que le juif pût l'y contraindre, mais parce qu'il l'a voulu » (III^e^ *Serm. pour la Purification*, n° 2).

III. — *La lance du soldat*

C'est sur le Calvaire que l'obéissance de Marie et sa souffrance expiatrice ont atteint leur sommet.

« Siméon disait : Voici qu'il est dressé comme un étendard de contradiction, et votre âme, ô Mère, sera transpercée d'un glaive. Oui, bienheureuse Mère, un glaive a transpercé votre âme ; ce glaive ne pouvait blesser la chair de votre Fils qu'en passant par votre cœur. Quand ce Jésus, le Jésus de tous, mais plus spécialement le vôtre, eût rendu l'esprit, la lance cruelle ne put atteindre son âme. Elle lui ouvrit le côté sans provoquer aucune douleur, mais vous eûtes l'âme toute percée. L'âme de Jésus n'était plus en ce corps et votre âme à vous n'en pouvait s'arracher. La violence de la douleur la perça donc, cette âme fidèle, et il faut bien vous proclamer plus que martyre, puisqu'en vous le sentiment de la compassion a surpassé la sensation de la douleur physique... »

« Ne vous étonnez pas si l'on dit que Marie subit le martyre en son âme. Pour s'en étonner, il faudrait oublier que S. Paul met au nombre des plus grands crimes commis par les gentils le manque d'affection. Loin des entrailles de Marie une telle faute !... »

Mais d'aucuns pourraient peut-être s'imaginer que la certitude de foi en Marie de la très prochaine résurrection de son Jésus atténua et même annula sa souffrance. Comme si la maman à qui le docteur promet et assure la guérison de son enfant n'était pas quand même torturée dans son cœur de mère ! Ici encore S. Bernard répond dans un beau mouvement d'éloquence :

« ...Quelqu'un dira peut-être : ne savait-elle pas que Jésus devait mourir ? — Sans aucun doute. — N'espérait-elle pas le voir ressuscité bientôt ? — Elle l'espérait fermement. — Malgré cela, elle souffrit de le voir crucifié ? — Très vivement. — Qui êtes-vous donc mon frère, et d'où vous vient cette sagesse, qui s'étonne davantage de voir Marie compatir que le Fils de Marie pâtir ? La mort a bien pu frapper le Fils dans son corps, et elle n'aurait pu atteindre la Mère dans son cœur ? Ce fut une charité telle que personne n'en a jamais eu de plus grande, qui fit endurer la mort au Fils ; ce fut une charité telle qu'il n'y en aura jamais de semblable qui fit souffrir la mort au cœur de la Mère » *(Serm. Oct. de l'Ass.*, n° 15).

Voilà bien la plus juste et la plus expressive explication de la compassion de Marie, et de tous les mystères de N.-D. Pour comprendre un peu la Sainte Vierge il faut toujours la mettre en parallèle avec N.-S. On peut dire d'elle, toute proportion gardée, ce que l'on dit de lui. Il nous a expliqué la cause profonde de sa passion et de sa mort : **son immense amour pour son Père et pour nous** : « il n'y a pas de plus beau témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Dans le cœur de Marie, il n'y a pas seulement amour sensible pour les hommes

et amour de Mère pour son enfant ; il y a plus encore **amour de charité** qui ne vit depuis toujours que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est à cause de cette charité et à sa mesure qu'elle compatit, c.-à-d. dans toute la force originelle du mot, qu'elle souffre avec N.-S.

* *

Les moines de Clairvaux savaient que deux grands mystères de la vie de Jésus mettaient en extase l'âme de leur Abbé : celui de la nuit de Noël, celui des ténèbres du Samedi Saint. Quand il priait, dans l'église du monastère devant le crucifix qu'il baisait avec amour, il arrivait parfois qu'on vit le Christ détacher ses bras de la croix, enlacer le moine blanc à genoux, l'attirer sur sa poitrine et l'embrasser[1]. Mais pas plus dans ce mystère douloureux de la passion que dans le mystère joyeux de la Nativité, il ne séparait dans sa méditation la Mère de son Fils. A n'en pas douter c'est elle qui lui donna part à sa compassion : **fac me tecum pie flere.**

14e jour

MARIE, MÉDIATRICE DES GRACES

Le rôle de Médiatrice est-il terminé maintenant que Marie est au ciel, puisque l'aqueduc a capté pour la terre la source miraculeuse de notre rédemption ? ou bien a-t-elle encore une fonction à remplir : irriguer toute la terre et chaque parcelle de cette terre ? En d'autres termes, Marie est-elle uniquement la corédemptrice du monde, ou bien est-elle aussi la dispensatrice des grâces pour chaque âme ? Marie a-t-elle été notre médiatrice, une fois pour toutes, par sa coopération à la rédemption, ou bien continue-t-elle de l'être par sa participation à la sanctification de chaque âme en particulier, sa tâche se prolongeant jusqu'à la fin des temps ?

Le meilleur moyen de comprendre quelque chose au mystère de Marie, c'est de le rapprocher du mystère de Jésus. Or Jésus, devenu médiateur par l'Incarnation, accomplit au Calvaire le sacrifice de la réconciliation du monde avec Dieu, et au ciel il nous fait l'application des mérites de sa Passion. On ne peut concevoir autrement la médiation de la T. S. Vierge. Commencée par sa maternité divine, elle se réalise pleinement dans l'union à la vie souffrante du Christ et elle se prolonge au ciel par sa participation à la dispensation des grâces. C'est à ce titre que nous appelons plus spécialement Marie, Médiatrice des grâces.

Nous allons voir, en écoutant S. Bernard, comment Marie est vraiment **Médiatrice** et **Médiatrice de Miséricorde.**

I. — *Marie, Médiatrice des grâces*

S. Bernard a plus longuement parlé du rôle de Marie dans l'acquisition de la grâce que dans sa dispensation, de Marie corédemptrice que de Marie Médiatrice. Pour lui, Marie a une certaine causalité, une certaine responsabilité dans cette rédemption, parce qu'elle a mérité le Rédempteur et participé à sa mission. Et s'il a exposé plus longuement ce rôle de Marie dans l'acquisition de la grâce, en nous montrant comment l'aqueduc a atteint la source de la vie divine, c'est que le rôle de dispensatrice est la suite naturelle du premier. Dieu, après avoir demandé à Marie son engagement héroïque dans la mission rédemptrice de Jésus, n'allait pas la laisser pour compte, cette mission accomplie. « Les dons de Dieu sont sans repentance ».

Aussi S. Bernard nous parle-t-il de Marie dispensatrice de la grâce ou Médiatrice des grâces comme d'une chose évidente qui va de soi, et n'a pas besoin qu'on la démontre.

Suivant cette signification du nom de Marie, qui veut dire **Etoile de la Mer,** Notre-Dame

« est bien cette noble étoile de Jacob dont les rayons illuminent l'univers entier, dont l'éclat resplendit au plus haut des cieux et pénètre jusqu'aux abîmes. Rayonnant aussi sur toutes les terres et réchauffant les âmes plutôt que les corps, elle fait croître les vertus, consume les vices. Elle est cette splendide étoile qui se lève sur l'immensité de la mer, brillant par ses mérites, éclairant par ses exemples » (IIe Hom. *Missus est*, n° 17).

Marie est ce vase d'aromates dont la plénitude se répand sur nous.

« Comment dirions-nous que (Dieu) a trouvé le vide en celle que l'ange non seulement salue pleine de grâce, mais à qui ce même ange annonce que le Saint-Esprit va venir en elle ? Et pourquoi cette venue du Saint-Esprit, sinon pour lui donner une plénitude de grâce qui débordera sur nous ? Que ces aromates, c.-à-d. les dons de la grâce, coulent sur nous, pour que nous soyons tous participants de cette plénitude ! Car cette femme est notre médiatrice et c'est par elle, ô Dieu, que nous avons reçu votre miséricorde, *c'est par elle que nous aussi pouvons recevoir le Seigneur Jésus en nos demeures...* » (IIe serm. *Ass.*, n° 2).

Marie « est le jardin de délices que la brise céleste n'a pas seulement effleuré, mais tellement agité en fondant sur lui, que ses parfums, c.-à-d les dons de la grâce se répandent au loin de tous côtés » (Serm. *Nat. B. V. M.*, n° 6).

La T. S. Vierge, qui nous a acquis la grâce dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, la dispense maintenant dans l'œuvre de notre sanctification, par son action actuelle, continuelle, universelle.

Oui, universelle pour toutes les grâces sans exception. N'est-ce pas à S. Bernard que nous devons ces formules à l'emporte-pièce, toujours reprises depuis : « Dieu a voulu que nous n'ayons rien qui ne passât par les mains de Marie » (Serm. III. Vigile de Noël, n° 10). ...« Telle est la volonté de celui **qui a voulu que nous eussions tout par Marie** » (Serm. Nat. B. V. M., n° 7). En prenant ces paroles à la lettre, dans leur contexte, elles pourraient bien signifier uniquement que Marie nous a tout donné en nous donnant Jésus, dans l'acquisition de la grâce. Il faut tenir compte aussi de l'esprit, de la pensée dominante, de l'idée manifeste chez S. Bernard que les deux fonctions de Marie dans l'acquisition et la dispensation de la grâce s'enchaînent. Aussi, à la suite des papes (Pie IX, Léon XIII, Pie XII) les auteurs spirituels qui scrutent la destinée de la T. S. Vierge ont-ils raison de voir, dans ces paroles de S. Bernard, l'expression heureuse de la médiation universelle des grâces par Marie.

II. — *Médiatrice de Miséricorde*

« Dieu a voulu que nous n'ayons rien qui ne passât par les mains de Marie ! » Pourquoi ? Ce n'est pas curiosité ni indiscrétion de se poser ce pourquoi, mais réflexion sur la conduite de Dieu qui nous instruit par les événements comme par sa parole.

S. Bernard s'est interrogé là-dessus et il a ré-

[1] *Vita prima*, l. VII, ch. 7.

pondu : parce que Dieu voulait une Médiatrice de Miséricorde. La Rédemption est œuvre de miséricorde, (« **recordatus misericordiæ suæ** »). Et Marie est la Mère de miséricorde : elle n'a cessé d'implorer la grâce pour le salut du monde, elle ne nous reflète que la pitié de Dieu.

Oui Marie a trouvé grâce, et trouvé la grâce — ce n'est pas un magnifique contre-sens, mais une conséquence de la parole de l'ange : **invenisti gratiam,** — parce que, plus ardemment que tous les justes de l'A. T., avec une ardeur qui a vaincu Dieu, comme il est dit de la prière de Moïse, elle n'a cessé de lancer vers le ciel le « **Rorate cœli desuper** : Cieux, répandez votre rosée ». Ainsi Dieu a trouvé en Marie une âme merveilleusement accordée à ses desseins. Voilà pourquoi elle est devenue Mère de Dieu et Corédemptrice.

Et Marie est choisie pour dispenser la grâce et les grâces, parce que, pure créature, toute miséricorde, elle sera auprès de nous le signe et l'expression de cette seule miséricorde de Dieu.

« Sans doute le Christ seul pouvait nous suffire, car maintenant, même, tout ce que nous pouvons dans l'ordre du salut vient de lui ; mais il nous était bon que l'homme ne restât pas seul. Il y avait une haute convenance à ce que les deux sexes prissent part à notre rédemption comme ils avaient pris part à notre chute.

Certes, l'homme, c.-à-d. le Christ Jésus, est le Médiateur pleinement fidèle et tout-puissant entre Dieu et les hommes, mais sa majesté divine les remplit d'une crainte révérentielle. En lui l'humanité semble absorbée par la divinité, non pas qu'il y ait une mutation substantielle, mais parce que tous ses actes sont divins. On ne chante pas seulement la miséricorde du Christ, mais aussi ses jugements, car s'il apprit en souffrant la compassion qui le rend miséricordieux, il n'en reste pas moins notre juge. Enfin notre Dieu est un feu dévorant ; comment le pécheur ne craindrait-il pas de périr en s'approchant de Dieu, telle une cire qui se liquéfie en présence du feu.

Aussi ne doit-on pas regarder le rôle de la femme bénie entre les femmes comme une superfétation, elle a sa place marquée dans cette réconciliation ; car nous avons besoin d'un médiateur pour aller au Christ médiateur et nous n'en pouvons trouver de meilleur que Marie-Médiatrice. Eve l'a été, mais combien cruelle, quand, par elle, l'antique serpent put inoculer son venin pestilentiel même à l'homme : Marie l'est aussi, mais fidèle, quand elle verse l'antidote du salut à l'homme aussi bien qu'à la femme... Pourquoi l'humaine fragilité craindrait-elle d'approcher Marie ? *Rien de dur en elle, rien de terrible ; elle est toute suavité, offrant à tous lait et miel.* Parcourez attentivement l'Evangile tout entier et, si vous trouvez en Marie de l'acrimonie, de la dureté, ou le plus léger signe d'impatience, j'y consens, soyez en défiance à son égard, craignez de vous approcher d'elle. Mais si comme il arrivera, vous constatez que toutes ses démarches sont empreintes de piété et de grâce, de mansuétude et de miséricorde, remerciez celui dont la Providence très douce et très miséricordieuse vous a donné une telle médiatrice, en qui vous n'avez absolument rien à redouter. Elle s'est même faite toute à tous, s'est constituée la débitrice des sages et des insensés. *A tous, elle ouvre le sein de sa miséricorde, pour que tous reçoivent de sa plénitude :* le captif, la délivrance ; le malade, la guérison ; l'affligé, la consolation ; le pécheur, le pardon ; le juste, la grâce ; l'ange, la joie ; la Trinité tout entière enfin, sa gloire et le Fils, une chair humaine, de telle sorte que nul ne se dérobe à sa chaleur » (Serm, *dim. Oct. Ass.*, n^{os} 1-2).

Si les « mystères » et les « miracles » de Notre-Dame, au Moyen Age, mettent toujours en scène et font triompher la miséricorde de Marie, ils le doivent à l'enseignement de S. Bernard. Ces « mystères » sont même parfois plus qu'ébauchés chez l'Abbé de Clairvaux. Le « **Procès de Paradis** » c'est un sermon de S. Bernard présentant la Rédemption comme un drame au sein de Dieu, où la miséricorde finissait par triompher (I^{er} Serm. sur l'Ann.).

En créant l'homme, dit S. Bernard, Dieu l'entoura des quatre vertus : la miséricorde, la vérité, la justice et la paix. La miséricorde fut sa compagne, la vérité devait l'instruire, la justice avait charge de le diriger, et la paix régnait au-dedans de lui et avec ses semblables et les autres créatures. Le péché dépouilla l'homme de ces dons. Le désaccord se produisit entre les vertus. La vérité et la justice se montrèrent impitoyables; la paix et la miséricorde plaidèrent la pitié et l'indulgence.

Le Père céleste les convoque au ciel et écoute le pour et le contre.

— Il faut pardonner, dit la Miséricorde l'homme est digne de pitié.

— Non ! réplique la Vérité, il faut que s'accomplisse la condamnation portée par Dieu.

— Alors, c'en est fini de moi, reprend la Miséricorde, si Dieu n'a jamais pitié.

— Alors, c'en est fait de moi, ajoute la Vérité, si le châtiment ne s'applique pas...

Pendant ce temps, le Juge, le Fils de Dieu s'était penché et écrivait sur la terre : La Vérité dit : « Je suis perdue si Adam ne meurt » ; la Miséricorde dit : « Je suis perdue si Adam n'est pardonné ». Eh bien ! que la mort devienne **bonne** et toutes les deux, la Vérité et la Miséricorde seront satisfaites... On admire la Sagesse du Juge et on demande : « Que quelqu'un donc qui ne doit rien à la mort meure par amour pour les hommes ! »

Mais la Vérité a beau parcourir la terre et la Miséricorde le ciel, on ne trouve pas ce juste rédempteur. Alors le Fils de Dieu reprend : « Me voici, je viens. Ce calice ne peut passer sans que je le boive. » Il envoie Gabriel annoncer la bonne nouvelle à la terre. Ainsi fut sauvé le monde...

Dans ce drame, Marie est la Médiatrice de miséricorde, la personnification, à notre mesure, de la miséricorde de Dieu.

15^{e} jour

LA TACHE NOIRE SUR LA COULE BLANCHE

Quelque temps seulement après sa mort, S. Bernard aurait apparu à un frère convers de Clairvaux. Il était tout de blanc vêtu, mais portait une tache noire sur la poitrine. Au bon Frère, intrigué, Bernard aurait répondu : « J'ai écrit sur la conception de Notre-Dame des choses qu'il ne fallait pas écrire, c'est pourquoi je porte ainsi une tache sur ma poitrine, en signe de mon expiation. » Prétendue apparition, ou légende fabriquée par un moine défroqué, ancien secrétaire du saint ? Peu nous importe. Elle rappelle pourtant et fait ressortir une erreur dans l'enseignement marial de S. Bernard : il n'a pas cru que la T. S. Vierge ait été immaculée dans sa conception et il s'est élevé contre l'institution d'une fête en l'honneur de ce privilège par les chanoines de Lyon.

Exposons aujourd'hui cette **pensée** de S. Bernard et donnons-en **l'explication.** Cela fera, dans ce mois de Marie, une parenthèse et permettra de dissiper le scandale de certaines âmes.

I. — *La pensée de S. Bernard*

A la fin du XI[e] siècle on racontait, dans les monastères, une insigne faveur de la Ste Vierge dans le but de promouvoir le culte de sa Conception immaculée. Helsin, moine de Ramsay, lors d'une traversée de la Manche allait faire naufrage. Aussitôt il s'était tourné vers Marie ; la Vierge l'avait sauvé ; mais en retour de sa protection elle avait demandé qu'on célébrât désormais sa fête le 8 décembre. Cette fête de la Conception de Marie n'était pas inconnue. Déjà l'Angleterre l'avait célébrée dès le début du XI[e] siècle. L'apparition de la Vierge à Helsin avait favorisé l'extension de ce culte de l'Immaculée.

Cette solennité de la Conception de Marie fut introduite à Lyon, et par les chanoines mêmes de l'Eglise métropolitaine. La haute autorité dont jouissait l'Eglise de Lyon — encore aujourd'hui l'Eglise primatiale des Gaules — ne manquerait pas d'exercer une large influence en faveur de cette nouvelle fête qui n'existait pas au calendrier romain. L'Abbé de Clairvaux, grand dévot de la Vierge, mais d'une dévotion basée sur les enseignements de Rome, estima de son devoir d'intervenir contre cette « innovation ». Dans une lettre aux chanoines de Lyon (1138-1140), il exprime sa pensée sur la conception de la Vierge : Marie a été sanctifiée avant sa naissance, mais non dès l'instant de sa conception.

Cette fois, S. Bernard soutient une thèse en règle, avec l'autorité qui s'attache à son nom. Pour lui, il s'agit là d'une fête « que l'Eglise ignore, que la raison désapprouve, que la tradition ne recommande pas... » Il n'ignore pas le récit de la vision d'Helsin, mais il en fait bon marché. « Pour moi, dit-il, je ne me laisse pas facilement émouvoir par de tels écrits qui ne s'appuient ni sur la raison, ni sur une autorité authentique. »

L'autorité authentique c'est l'enseignement de l'Eglise, l'enseignement de son magistère ordinaire tel qu'il nous est donné v. g. par sa liturgie. S. Bernard se réfère surtout à ce magistère de l'Eglise. Rome a institué une fête de la Nativité de la Sainte Vierge, mais pas de fête de la Conception de Marie : c'est donc que, pour l'Eglise, la Sainte Vierge a été sanctifiée avant sa naissance, mais non dans sa conception même. Quelque importance qu'il donne à ses autres arguments contre l'Immaculée Conception, il est remarquable qu'il insiste sur l'exemple de l'Eglise. Jamais à court quand il s'agit de chanter les gloires de Marie, il a pourtant ce guide de son inspiration : la pratique de l'Eglise.

Sens magnifique de l'Eglise et qui contient déjà un acte de foi au dogme de l'Immaculée Conception que l'Eglise proclamera, sept siècles plus tard, en 1854. S. Bernard termine, en effet, ainsi sa lettre aux chanoines de Lyon :

« Cependant, que ce que j'ai dit le soit sans préjudice d'un avis plus sage. C'est surtout à l'autorité et à l'examen de l'Eglise romaine que je soumets toute cette affaire, comme toutes celles qui sont de même nature. *Si je pense autrement qu'elle, je suis prêt à réformer mon jugement.* »

II. — *Son explication*

Pareille lacune étonne chez ce saint et ce docteur de Marie. Comment ce grand saint, acclamé par son temps comme l'oracle du Saint-Esprit et le porte-parole de l'Eglise, a-t-il pu ainsi se fourvoyer? Comment ce clairvoyant a-t-il été aveuglé? Essayons d'expliquer la pensée de S. Bernard. Pourquoi n'arrivait-il pas à partager l'avis des chanoines de Lyon ? Sans doute parce que « l'Eglise l'ignore », mais aussi parce que « la raison la désapprouve » : théoriquement, en effet, son erreur s'explique par les idées alors régnantes en théologie sur la transmission du péché originel.

Ces idées, héritées de S. Augustin, voulaient que le si mystérieux péché originel nous soit transmis par l'acte générateur de nos parents. Cette génération s'accompagne chez eux de concupiscence et la propage dans notre âme et, avec elle, le péché originel : il y a lien étroit, inévitable, nécessaire entre ces actes entachés de concupiscence et notre conception dans le péché. On ne peut comprendre de conception immaculée que pour qui est le fruit non de l'homme, mais de l'opération du St-Esprit, comme N.-S.

« Concluons, disait S. Bernard : si Marie n'a pu être sanctifiée avant d'être conçue, puisqu'elle n'existait pas encore, il n'est pas moins certain qu'elle ne l'a pas été non plus au moment même de sa conception, puisque la conception est inséparable du péché ; d'où il suit qu'elle n'a pu être sanctifiée dans le sein de sa mère qu'après avoir été conçue, en sorte que si elle est née sans péché, elle n'a point été conçue sans péché. »

Le raisonnement était logique dans l'hypothèse augustinienne de la propagation du péché originel. Hypothèse depuis longtemps abandonnée. Elle aboutirait à présenter comme un péché ce qui est le devoir des parents : la propagation de la vie.

Mais d'aucuns s'étonnent que Dieu ait permis pareille erreur sous l'influence des idées régnantes, chez un saint qui a tant aimé la Ste Vierge et si souvent médité son mystère. N'allons pas prendre scandale d'une erreur, si grande à nos yeux un siècle après la définition du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, ni que Dieu ait permis la méconnaissance d'un si haut privilège de sa Mère chez un saint, au si grand amour pour elle, qui continuellement avait scruté sa prédestination, qui avait reçu de ses méditations et plus encore de son intimité avec la Vierge tant de lumière. De la faute de nos premiers parents l'Eglise chante : « Heureuse faute ! » Ne pouvons-nous pas dire ici : heureuse erreur, puisque Dieu tire la lumière des ténèbres. Providentiellement, ces tâtonnements et ces erreurs mêmes des grands docteurs obligent à une étude plus approfondie de la science divine. La vérité sort plus rayonnante, parce que mieux expliquée et mieux comprise, de nos discussions humaines.

Et surtout, cela fait apparaître la nécessité de l'infaillible autorité de l'Eglise. Que des saints et des docteurs comme S. Anselme, S. Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, pour les mêmes raisons ou pour d'autres, aient estimé, malgré leur amour et leur science, ne pouvoir admettre l'Immaculée Conception de la Vierge, mais seulement sa sanctification avant sa naissance, n'est-ce pas la preuve que nos pensées humaines sont faibles et sujettes à l'erreur ? Mais tous professaient, avec S. Bernard, qu'ils soumettaient à l'autorité de l'Eglise romaine toutes les affaires de cette nature et qu'ils conformaient d'avance leur jugement à son jugement.

* * *

A Lourdes, sur les rampes du Rosaire, la statue de S. Bernard se trouve bien visible et en bonne place, près de l'entrée de la Basilique. Un frère mineur remarquait : « ...Peut-être est-il là pour demander pardon à la Sainte Vierge d'avoir mal